

Si au milieu de mes occupations on me demandait ce que je fais, je répondrais que je me prépare à célébrer la Messe.

S. FRANÇOIS DE SALES.



CHAPITRE X

DE L'ACTION DE GRACES APRÈS LA COMMUNION :
SA NÉCESSITÉ ET SA PRATIQUE

*Particula boni doni non
te prætereat.*

Ne perdez pas une seule
parcelle d'un bien si pré-
cieux.

(Eecl., xiv, 14).

Saint Jean d'Avila ayant un jour remarqué un chrétien qui, immédiatement après la Communion, retournait dans sa maison, le fit suivre par deux prêtres portant des flambeaux. Et comme ce chrétien s'étonnait de l'honneur qui lui avait été rendu: « Je vous ai fait suivre par des lumières, lui dit le saint, non à cause de vous, mais à cause de Jésus-Christ que vous portiez substantiellement dans votre poitrine. » Hélas ! pour combien de personnes ne devrait-on pas répéter la même cérémonie ! Combien il en est à qui il faudrait redire le mot de saint Bernard à l'archidiacre Foulques: « O Dieu ! est-il possible que vous vous dégoûtiez si tôt de la compagnie de Jésus-Christ ? (1) »

(1) Heu ! quomodo Christum tam cito fastidis ! (S. Bern.).

Rares, très rares sont ceux qui font véritablement l'action de grâces après la Communion ! Et cependant, d'après l'auteur de l'Imitation : « on ne doit pas seulement s'exciter à la dévotion avant la Communion, il faut encore s'y maintenir après l'avoir reçue ; et l'on n'est pas moins obligé à la vigilance qui la doit suivre qu'à la préparation qui la doit précéder. » Au reste, les fruits de la Communion dépendent en grande partie de l'action de grâces. Cela étant, considérons-en la nécessité et la pratique.

I

Il faut après la Communion une action de grâces : nous la devons à Dieu, nous nous la devons à nous-mêmes.

I. Nous la devons à Dieu. Mais les plus simples convenances le proclament bien haut. Tout bienfait appelle la reconnaissance ; les hommes veulent que nous leur témoignions notre gratitude pour les moindres faveurs qu'ils nous accordent ; ils exigent que nous les payons de retour en quelque manière. L'ingratitude afflige, révolte, tarit ou diminue les sources de la générosité. Mais quel bienfait peut égaler celui que nous recevons de Dieu, quand nous allons à la Table sainte ? Ce ne sont pas des trésors, ce n'est pas un empire qu'il nous donne : IL SE DONNE LUI-MÊME A NOUS ! Ne convient-il pas que nous lui soyons reconnaissants ? — Nous recevons la visite d'un personnage très recommandable ; si au lieu de l'accueillir avec empressement et respect, si au lieu de nous entretenir avec lui, nous quittons la chambre à son entrée, ou si nous le négli-

geons pour nous occuper de bagatelles, ou si nous lui parlons avec distraction et indifférence, ne nous rendons-nous pas coupables de la plus inepte grossièreté ? Or, qu'arrive-t-il très fréquemment ? Les chrétiens qui reçoivent au banquet sacré la plus haute Majesté qui soit, au lieu de se prosterner devant elle, au lieu de rester respectueusement à ses pieds, comme autrefois Marie-Magdeleine, au lieu de l'entretenir de leurs affaires et de lui présenter leurs suppliques pour eux et pour ceux en faveur de qui ils doivent s'intéresser, s'abandonnent volontairement à la distraction ; ils ont des pensées pour tout, excepté pour Jésus-Christ ; ils se hâtent de quitter l'église qui leur semble une prison ; ils sont impatients de se débarrasser de leur Sauveur ; ils le portent irrévérencieusement dans les rues, les espèces sacramentelles n'étant point encore altérées ; ils l'oublient comme un mort dans leur cœur ! (1) O conduite étrange, semblable à celle de Judas qui, après avoir communié, s'empressa de quitter le Cénacle ! (2) O conduite qui doit infailliblement, si nous ne la réformons pas, nous conduire à la paresse spirituelle, de la paresse spirituelle à la tiédeur, de la tiédeur petit à petit et comme infailliblement à l'endurcissement et au dernier supplice, comme parle saint Jean Chrysostome ! (3) Il est écrit, en effet, qu'on ne se moque pas de Dieu impunément ! (4) — Quoi de plus ? Quand on est invité à la table d'un grand de la terre, les plus vulgaires bienséances exigent qu'a-

(1) Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde (Ps. xxx, 13).

(2) Cum accepisset buccellam exivit continuo (Joan.. xiii, 30).

(3) Homil. de Bap. Christi.

(4) Deus non irridetur (Gal., vi, 7.)

vant de se retirer on s'entretienne quelque temps avec son hôte. Et Dieu nous invite à sa Table, il se donne lui-même en nourriture à nous, chétifs et misérables ; et après un si grand honneur, nous nous en irions, sans lui témoigner notre gratitude ? Ne serait-ce point l'outrager ?

Au reste, les volontés de Dieu relativement au devoir de la gratitude sont expresses : il exige, il ne peut, à moins de n'être plus Dieu, ne point exiger qu'on le remercie. Sous l'ancienne Loi, il veut que pour chacun de ses bienfaits les plus signalés, il y ait une fête qui en rappelle le souvenir et qui provoque d'une manière continue la reconnaissance à travers les âges. La fête de Pâques sera un mémorial du passage de l'ange exterminateur dans les maisons des Égyptiens, et de la délivrance de la servitude du peuple choisi ; la fête de la Pentecôte redira aux générations futures la promulgation de la Loi sur le mont Sinaï ; la fête des Tabernacles, le pèlerinage des Hébreux à travers le désert pendant quarante ans et les soins paternels dont il fut l'objet, pendant ce temps, de la part de la divine miséricorde. De plus, Jéhovah exige que dans la multiplicité des sacrifices, il y en ait un dont le but exclusif soit de rendre grâces. Sous la Loi nouvelle, la volonté de Dieu se manifeste sur ce point d'une manière plus évidente encore. Jésus-Christ veut résumer toute la religion, tous les dogmes, tous les efforts de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté en un mystère, et il appelle ce mystère Eucharistie, c'est-à-dire ACTION DE GRÂCES, comme si le plus beau résultat atteint par notre grand Sacrement était de satisfaire pleinement au devoir si important de la reconnaissance ! Comme si sa fin la plus noble et la plus auguste était de payer dignement à Dieu le tribut de notre gratitude ! Au fait,

comme cette obligation de remercier nous est solennellement rappelée par l'Église, qui est pour nous le porte-voix du Seigneur, au milieu du saint Sacrifice ! Le prêtre interrompt le religieux silence des *Secrètes* qui suivent l'Oblation. Après avoir salué le peuple : « En haut les cœurs ! » dit-il. Pourquoi cette soudaine apostrophe ? Quelle communication le prêtre a-t-il à faire à l'assemblée, pour exiger d'elle d'une manière si solennelle la préparation du cœur ? A quel acte important de religion va-t-il convier les fidèles ? Quel devoir prétend-il rappeler ? « Rendons grâces au Seigneur notre Dieu », dit-il, et tout le peuple de répondre : « Véritablement, c'est juste, c'est convenable ! » Et le prêtre, au nom de tous, commence l'hymne de la reconnaissance ! Oui, Dieu exige notre gratitude ; nous ne pouvons la lui refuser, sans blesser son cœur ; et quand nous sommes ingrats, si nous prêtions l'oreille à la voix de notre conscience, nous entendrions par elle Notre-Seigneur se plaindre de notre égoïsme, comme autrefois il se plaignait des lépreux en disant : *Les dix n'ont-ils pas été guéris, où sont donc les neuf autres qui ne sont pas venus remercier ?* (1).

II. Mais si nous comprenons bien nos intérêts, nous serons très fidèles à l'action de grâces après la Communion. Les moments qui suivent immédiatement la réception du corps de Jésus-Christ sont d'une importance majeure pour notre sanctification : « Et d'abord, dit Suarez, parce que les actes que nous produisons alors ont un mérite spécial, comme étant faits par une âme qui est unie au Fils de Dieu d'une manière ineffable. Alors Jésus-Christ devient l'âme de notre âme.

(1) Luc., xvii, 17.

Nous adorons, il adore ; nous prions, il prie ; nous remercions, il remercie ; nous aimons, il aime. Nos actes, comme les siens avec lesquels ils se confondent, deviennent divins. Voilà pourquoi le Seigneur fixe sur nous des regards de complaisance (1). »

Et puis, jamais l'heure n'a été plus propice pour demander. « Il n'est point de moment, dit sainte Thérèse, où nous puissions plus aisément enrichir notre âme de vertus, où nous puissions plus facilement nous élever jusqu'à la perfection, que celui qui suit la célébration des saints mystères. Après la Communion, ne perdons pas l'excellente occasion qui s'offre à nous de négocier. La divine Majesté n'est point dans l'usage de payer mal le logement qu'on lui donne, si on lui fait bon accueil. Notre-Seigneur Jésus-Christ se place dans notre cœur comme sur un trône de grâces et il semble nous dire, comme à l'aveugle de Jéricho : *Que voulez-vous que je fasse pour vous ?* (2) Parlez sans crainte. Que désirez-vous ? Je suis disposé à vous accorder tout ce que vous demanderez. »

Ajoutons que, quand il voit une âme reconnaissante, notre bon Sauveur répand en elle ses bénédictions avec une sorte de profusion. Rien de plus naturel. Quand nous avons fait du bien à quelqu'un, si nous voyons de la gratitude, si on vient nous remercier avec un cœur ému et un accent sincère de reconnaissance, par la force des choses nous sommes comme irrésistiblement entraînés à donner et à donner encore. La gratitude est comme un aimant mystérieux et puissant qui appelle de nouveaux bienfaits. Si, au contraire, nous

(1) Suarez, t. III, III P., q. LXXIX, disp. LXIII, sect. 7.

(2) Quid tibi vis faciam ? (Marc., x, 51).

rencontrons des cœurs froids, insensibles, indifférents, qui reçoivent nos générosités, comme une dette que nous leur payerions, notre cœur éprouve une sorte de contraction, de resserrement, et nous ne ressentons pas cet élan qui nous pousse vivement à obliger. Ainsi en est-il de Dieu. Il répand de nouvelles et précieuses faveurs sur l'âme reconnaissante ; il n'a que des grâces communes et ordinaires pour les ingrats. Tel est son amour pour nous : s'il exige que nous le remercions, c'est parce qu'il désire nous accorder de plus grandes faveurs ! — Mais quelle doit être notre action de grâces ?

II

Pour ce qui regarde la durée, à part quelques circonstances extraordinaires, où la charité, ou tout autre motif grave, nous réclame immédiatement, il faut toujours donner un certain temps à l'action de grâces. Quel sera ce temps ? Le P. Avila, après avoir célébré, s'entretenait ordinairement deux heures avec Jésus-Christ. Saint Louis de Gonzague, après plus de deux heures trop rapidement écoulées dans ses entretiens avec Dieu, s'étonnait et s'affligeait qu'on vint sitôt l'interrompre. Au fait, la Communion est une si grande faveur, que ce ne serait pas trop d'une journée, que dis-je ? ce ne serait pas trop de la vie tout entière pour en remercier Dieu dignement. Mais, je le veux, nous sommes ici-bas condamnés à mille soins divers ; combien donc devra durer notre action de grâces pour être digne et convenable ? Saint Liguori répond : « Au moins une demi-heure. « Puis, par pitié pour notre

faiblesse, quoique tout à fait à regret, il consent à ne demander qu'un quart d'heure. « Un quart d'heure, dit-il, *c'est bien peu, c'est trop peu!* (1) »

Quelle méthode suivre dans notre action de grâces ? Pour répondre avec plus de netteté, distinguons trois temps auxquels correspondent comme trois actions de grâces : le temps qui suit immédiatement la Communion ; le temps qui s'écoule après ces premiers et précieux instants ; le temps qui prend à notre sortie de l'église, pour aller jusqu'à notre prochaine Communion.

I. Action de grâces *immédiate*. Lorsque le prêtre a déposé sur nos lèvres l'Hostie sainte, retournons dans notre place gravement, modestement, pieusement. Ceux qui portent dans un vase une liqueur précieuse marchent avec précaution, sans se précipiter : nos cœurs à cette heure fortunée sont vraiment des ciboires vivants qui portent le Dieu du ciel et de la terre ! Prosternons-nous dans l'adoration la plus profonde. Quand la fleur a reçu la rosée du ciel, elle replie sa corolle pour se nourrir de l'aliment que la bonté du Créateur lui envoie. En revenant de la Table sainte, nous possédons dans notre cœur notre Dieu qui s'est fait notre nourriture ; replions-nous sur nous-mêmes par le plus absolu recueillement, afin de savourer cette manne céleste. Alors, pour parler avec le prophète, *le Seigneur est dans son temple, que la terre se taise en sa présence* (2). Alors le silence le plus complet est la louange la plus parfaite que nous puissions offrir au Seigneur (3) ; car ce silence religieux et

(1) Selv., II Part., Inst. 1.

(2) Dominus in templo suo, sileat a facie ejus omnis terra (Hab., II, 20).

(3) Silentium tibi laus.

pénétré signifie : humilité, étonnement, impuissance de reconnaître jamais l'ineffable bonté de notre Dieu. Oui, que tout se taise en nous, dans notre imagination, dans notre esprit et dans notre cœur ! Que tout se taise en nous, pour que Jésus puisse opérer dans notre âme son œuvre de régénération, de réhabilitation, de déification ! Que tout se taise en nous, pour que nous puissions entendre sa voix plus délicate que le souffle de la brise la plus légère. Il nous dit une parole quand nous communions : tantôt c'est un conseil, tantôt un encouragement, tantôt une consolation, tantôt un doux reproche ; à nous de l'entendre ! (1)

II. Après quelques instants passés dans ce très profond recueillement, il est temps d'entrer dans l'action de grâces *prochaine*. Pour la bien faire, nous n'avons qu'à nous rappeler quel est Celui que nous avons reçu : c'est notre Dieu, c'est l'ami de nos âmes.

C'est notre Dieu : donc, adorons-le ! Avant la Messe, nous l'adorions dans le ciel et dans le Tabernacle ; pendant la Messe, nous l'adorions au ciel et sur l'autel ; maintenant, adorons-le dans nos cœurs ! Représentons-nous les esprits célestes qui nous environnent, prosternés devant l'hôte divin qui repose dans notre poitrine ; unissons-nous respectueusement à eux. Faisons appel à chacune de nos puissances, à la mémoire, à l'intelligence, à la volonté ; convoquons chacun de nos sens ; disons-leur : *Venez, adorons, prosternons-nous devant notre Dieu parce qu'il est notre maître* (2). Écrivons-nous avec Élisabeth : *D'où me*

(1) Audiam quid loquatur in me Dominus Deus (Ps. LXXXIV, 9).

(2) Ps. xciv, 6.

vient ce bonheur? (1) Avec le prophète : *Qu'est-ce que l'homme, ô Dieu, pour que vous vous souveniez de lui* (2). Avec les foules de Jérusalem : *Béni soit celui qui vient à moi au nom du Seigneur!* (3)

C'est notre Dieu : donc remercions-le, car il est le suprême bienfaiteur. Disons avec le plus grand accent de sincérité possible : « *Que ma droite se dessèche, que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je vous oublie, ô mon charitable Sauveur!* (4) *O mon âme, bénis le Seigneur* (5), parce qu'il t'a visitée! O mes yeux, bénissez le Seigneur, parce que vous l'avez contemplé! O mes lèvres, bénissez le Seigneur, parce que vous l'avez touché! O ma langue, bénis le Seigneur, parce que tu l'as porté! O ma poitrine, bénis le Seigneur, parce qu'il a daigné reposer en toi! O mon esprit, ô mon cœur, bénissez le Seigneur, parce qu'il vous a sanctifié! » Mais ne nous contentons pas de nos faibles remerciements. Faisons appel, comme les trois enfants de la fournaise, à toutes les créatures du ciel et de la terre; aux êtres animés et inanimés; prenons les actions de grâces de tous les anges, de tous les saints, de la très Sainte Vierge et de Jésus-Christ lui-même; offrons-les en toute confiance, car, par la communion des saints, tous ces trésors nous appartiennent en quelque manière, *particeps ego sum omnium timentium te* (6).

C'est notre Dieu : donc demandons-lui pardon, mais

(1) Luc., I, 43.

(2) Ps. VIII, 5.

(3) Matt., XXI, 9.

(4) Ps. CXXXVI, 5 et 6.

(5) Ps. CIII, 1.

(6) Ps. CXVIII, 63.

avec une entière assurance. A cette heure il se montre si bon à notre égard, que nous pouvons tout oser. Prions-le d'oublier nos offenses passées; avouons-les avec humilité; désavouons-les avec une sincère douleur; jurons à notre Dieu de lui être fidèle: disons-lui avec l'Apôtre: « O Seigneur, qui me détachera de votre amour? Rien, je le déclare bien haut, avec votre grâce: ni la vie, ni la mort, ni la prospérité, ni l'adversité, ni la grandeur, ni la bassesse... Aidez-moi surtout Seigneur à me corriger de ce défaut que je déteste et qui vous déplaît. »

Mais Jésus est aussi l'ami de nos âmes (1): nous devons donc nous entretenir avec lui comme un ami s'entretient avec son ami. Parlons-lui, avec un respect plein de familiarité et une familiarité pleine de respect, de nos joies et de nos douleurs; parlons-lui de nos parents; parlons-lui de lui-même, de son Père et de sa Mère; parlons-lui de l'ingratitude des hommes à son égard; parlons-lui de son Église, des âmes du Purgatoire, des infidèles, des pauvres pécheurs... Mais Notre-Seigneur n'est pas seulement un ami *compatissant*; c'est encore un ami *tout-puissant*, qui peut réaliser tout le bien que nous pouvons désirer, qui est tout à fait à notre disposition (2), qui a plus envie de nous donner, que nous, de recevoir (3). Demandons-lui donc avec la plus confiante simplicité toutes les grâces que nous souhaitons pour nous et pour les autres. N'oublions pas surtout de solliciter ce que j'appellerai les GRÂCES DU JOUR: telle peine pré-

(1) Jam non dicat vos servos, vos autem dixi amicos. (Joan., xv, 15).

(2) Totus in nostros usus expensus (S. Bern.).

(3) S. Aug.

sente à consoler, tel projet à bénir, tel intérêt religieux actuellement compromis à défendre...

Voilà l'action de grâces *prochaine* : elle comprend quatre parties. Mais remarquons qu'il peut arriver que, sous l'inspiration du Saint-Esprit, l'âme soit toute absorbée par une de ces parties, l'adoration par exemple, et y consacre presque tout le temps destiné à ce saint exercice. Que l'âme se laisse aller au souffle de l'Esprit-Saint ; son action de grâces ne pourra qu'être très bonne. *Spiritus ubi vult spirat* (1). Mais ne quittons jamais Notre-Seigneur sans implorer sa bénédiction et sans lui dire comme Jacob à l'ange : *Je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez béni !* (2)

III. L'action de grâces *éloignée* commence au moment où nous quittons l'église, et doit se prolonger jusqu'à la prochaine Communion. Elle consiste dans la bonne vie, dans la transformation de notre âme, dans l'imitation de Jésus-Christ. « Nous mangeons vraiment le Christ, dit Hugues de Saint-Victor, quand nous reproduisons ses vertus (3). » « Celui-la reçoit dignement le Christ, dit Pascase, qui passe à une vie meilleure (4). » « Quand les Israélites mangeaient l'Agneau pascal, figure de l'Eucharistie, ils étaient debout, avaient les reins ceints, des souliers aux pieds, un bâton à la main comme des voyageurs (5). Admira-

(1) Joan., III, 8,

(2) Gen., xxxii, 26.

(3) Christum edimus quando Christum imitatur (Hug. a S. Vict.).

(4) Nemo digne accipit nisi qui transit (Pasc., lib. de Corp. et Sang. Christi, c. x).

(5) Est enim Phase id est transitus Domini (Exod., XII, 11).

ble symbole ! Quand nous avons communié, nous devons marcher courageusement dans le chemin qui aboutit au ciel ; nous devons aller partout où Dieu nous appelle ; nous ne devons être ni lâches, ni délicats, mais prompts et généreux pour courir dans la voie de ses commandements !

Traduisant la parole de saint Paul : *Nous sommes la bonne odeur du Christ* (1), saint François de Sales écrivait à une chrétienne qui avait le bonheur de s'approcher souvent de la Table sainte : « Faites que le Sauveur soit le beau et suave bouquet de votre cœur, en sorte que quiconque vous approche sente que vous êtes parfumée de Jésus-Christ. » Soyons, nous aussi, parfumés de Jésus-Christ ; c'est-à-dire, renvoyons ses suaves odeurs de sagesse, d'humilité, de bienveillance, d'indulgence, de condescendance et d'esprit d'oraison.

Nous lisons dans la vie de saint Yves qu'il portait habituellement sur lui, dans une pyxide, la sainte Eucharistie pour la distribuer aux malades. Après nos Communions, nous portons aussi Jésus-Christ (2), sinon substantiellement, quand les espèces sacramentelles sont altérées en nous, du moins spirituellement ; gardons son esprit et surtout son esprit de pureté, de douceur et de charité. Nous avons mangé la chair de l'Agneau de Dieu, *ne soyons pas des lions dans nos maisons* (3). Nous avons reçu dans nos cœurs le Saint, l'Immaculé, Celui qui se plaît au milieu des lis ; comment n'aurions-nous pas horreur de la boue infecte des passions ? Notre langue a été sanctifiée par l'attouche-

(1) Christi bonus odor sumus (II Cor., II, 15).

(2) Glorificate et portate Deum in corpore vestro (I Cor., VI, 20).

(3) Eccl., IV, 35.

ment du corps du Seigneur, oserions-nous en faire un glaive cruel qui déchire et met en pièces la réputation du prochain ?

Prenez un vase plein de liqueur et bouchez-le bien, vous conserverez la liqueur tant que vous voudrez. De même, si vous gardez bien Notre-Seigneur dans le recueillement, après la Communion, vous sentirez longtemps ce feu dévorant qui vous inspirait un penchant pour le bien et une répugnance pour le mal.

LE CURÉ D'ARS.



CHAPITRE XI

DE LA COMMUNION FRÉQUENTE

*Venite, comedite panem
meum et bibite vinum quod
miscui vobis.*

Venez, mangez mon pain
et buvez le vin que je vous
ai préparé.

(Prov., ix, 5).

Le royaume des cieux, dit Notre-Seigneur, est semblable à un roi qui, voulant faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs pour appeler ceux qui étaient conviés ; mais ils refusèrent de venir. Le roi envoya d'autres serviteurs avec ordre de dire aux conviés : Voilà que mon festin est prêt ; venez aux noces. Mais ceux-ci s'en mirent peu en peine et ne répondirent point à l'invitation royale (1). Ce roi, c'est Jésus-Christ ; ces serviteurs, ce sont les prêtres ; le festin, c'est le banquet eucharistique. Hélas ! la Table sainte est désertée d'un grand nombre ! Il y en a qui s'en éloignent complètement ; d'autres ne vont s'y

(1) Matth., xxii.